

être vendu dix mille fois que d'avoir sur la conscience toutes les mauvaises actions dont il aura à répondre.

—Et moi aussi, dit Jacques. Il ne faudra pas la reprendre, André.

André haussa les épaules, et siffla en signe d'assentiment.

—Je suis content, reprit Tom, que mon maître ne soit pas sorti ce matin comme il en avait l'intention. C'eût été plus cruel encore que d'être vendu. Je l'ai vu, et je commence à me résigner à la volonté du ciel. Mon maître a cédé à la nécessité, et il a eu raison ; mais je crains que les choses n'aillent pas très-bien pendant mon absence. Monsieur ne peut exercer la même surveillance que moi sur toute la maison. Les jeunes gens ont des dispositions, mais ils sont tous bien dissipés. Voilà ce qui m'inquiète.

La sonnette retentit, et Tom fut mandé au salon.

—Tom, lui dit son maître affectueusement, je vous prie de remarquer que je devrai à M. Haley un dédit de mille dollars si vous ne vous trouvez pas au rendez-vous qu'il vous assignera. Il doit s'occuper aujourd'hui de son autre affaire, et vous avez la journée à vous. Allez où vous voudrez.

—Merci, monsieur.

—Faites-y bien attention, ajouta le trafiquant, et ne nous jouez pas un de vos tours de nègre. Car si je ne vous retrouve pas ici, j'exigerai le dédit intégralement. S'il m'écontait, votre maître ne se fierait à aucun de vous ; vous glissez entre les mains comme des anguilles.

—Maître, dit Tom en se redressant, j'avais huit ans et vous aviez un an à peine, quand votre mère vous mit dans mes bras. Voilà votre jeune maître, me dit-elle, et il faudra prendre bien soin de lui. Je vous demande maintenant si je vous ai jamais manqué de parole, surtout depuis que je suis chrétien ?

Monsieur Shelby fut ému, et les larmes lui vinrent aux yeux.

—Mon bon ami, dit-il, j'atteste que vous ne dites que la vérité, et si c'était en mon pouvoir, je ne vous vendrais pas pour tout l'or du monde.

—Je vous promets, ajouta madame Shelby, de vous racheter aussitôt que j'en aurai le moyen. Monsieur Haley, prenez note de la personne à laquelle vous le vendrez, et faites-le-moi savoir.

—Mon Dieu, madame, répondit le marchand, je puis vous le ramener dans un an, si vous le désirez.

—Je vous le rachèterai en vous accordant un bénéfice, dit madame Shelby.

—Je ne demande pas mieux, madame. Peu m'importe à qui je vende, pourvu que je fasse une bonne affaire ; je cherche à vivre, comme tout le monde.

Les deux époux étaient fatigués de l'impudente familiarité du marchand, mais ils comprenaient qu'il était important de se contenir. Plus il se montrait insensible, plus madame Shelby appréhendait qu'il ne s'emparât d'Elisa, et plus elle employait d'artifices pour le retenir. Elle flattait le marchand sordide, lui souriait gracieusement, lui parlait avec affabilité, et faisait tous ses efforts pour qu'il ne s'aperçût pas de la marche du temps.

A deux heures, Samuel et André amenèrent les chevaux, qui semblaient avoir été fortifiés par leur escapade du matin.

—Votre maître n'a pas de chiens ? dit Haley en se préparant à se mettre en selle.

—Il en a en masse, répondit Samuel, qui venait de dîner copieusement. Vous voyez là-bas Bruno ; et il n'y a guère de nègre sur l'habitation qui ne possède quelque petit chien.